

Catherine Gfeller
« Versions d'elle »

Centre culturel suisse
du 9 novembre au 22 décembre 2002

38 rue des Francs-Bourgeois, Paris 3e arr.
tél. : 01 42 71 38 38
Ouvert tous les jours, sauf le lundi
et le mardi, de 14h à 19h. Entrée libre.

« Versions d'elle » décline
et fait apparaître dans l'exposition
disséminée cette femme qui n'était
nulle part auparavant. Subjectivement,
intimement, sensuellement, l'absente
remplit l'espace et le temps et sort
de l'oubli, puis prend corps et s'installe
réellement.

Plusieurs médias permettent de rendre
compte de la multiplicité du personnage.
Des installations sonores, des projections
de diapositives, des photographies,
des phrases et des vidéos peignent
diversement l'univers de cette femme.
Les différentes pièces exposées sont
comme des entrées singulières d'un
monde qui se déploie sous tous nos sens,
une véritable banque de données lui
servant d'outil d'exploration à la quête
de son identité DE SOI ; collection de sons, bribes
de conversations, éclats de rire, messages,
images, séquences filmiques, visages,
rencontres, objets, récits de situations,
pensées, constats.

Le grand paradoxe de Catherine Gfeller
dans son exposition-installation, c'est
d'enfanter et de moduler une femme,

cette femme – « Elle » – avec des bouts arrachés à son mode d'existence, à ses rencontres, à ses amis, aux êtres anonymes de la foule, et d'en rassembler les contours comme faisant partie de son monde en creux.

Créer cette personne avec sa logique, ses affects, ses sensations, ses sentiments, avec des déchets, des phrases piquées et repiquées, des intensités détournées, ce n'est ni plus ni moins que transformer l'extime en intime sans qu'aucun sujet n'accomplisse ce travail. Il y a là comme une possession dépossédante, comme un bric-à-brac qui floccule et tient dans l'installation la place d'une réalité volée, détournée. Certains y verront, n'en doutons pas, comme une métaphore de notre propre existence. Chacun serait la somme jamais complète d'expériences venues d'ailleurs, d'objets rapportés, de sensations diffractées, de phrases récitées, de jugements surimprimés, de vêtements enlevés. Que chacun d'entre nous puisse à un moment donné se sentir constitué d'une somme d'objets caducs n'est pas faux, mais rien de tout ceci ne crée une œuvre d'art.

Catherine Gfeller prétend sûrement autre chose, ce qu'elle met en scène signe et assigne son sujet à être identique aux parties éparses et manquantes d'une Autre, qui comme les automates des siècles passés représentaient les corps machines. La femme image unifiée des atours et des objets partiels des autres devient grâce à la facticité imagée, non pas réelle mais possible. Les bouts de corps, les déshabillages répétitifs, les bribes de son, les paquets de sensations, les amorces

phrasées de romans qui dialoguent entre eux montrent que toute fiction naît d'une friction, d'une effraction dans les multiplicités hétérogènes du non-sens et de l'énigme. Puis, le non-sens ne fait plus énigme dans l'autre mais donne accès à l'autre et le fait naître.

Ici avec « Versions d'elle » ils se retournent en perte, puis en devenir corporel. La corporéité sans présence est aussi le paradoxe de cette création. En donnant consistance à ce corps et en simulant ses activités, elle réalise l'œuvre et étrangement nous rend cette femme accessible dans un long détour. « Elle » n'existe pas comme toute femme, mais son inexistence est sa réalité.

« Plusieurs versions d'elle » est un parcours où Catherine Gfeller vient réaliser le double, l'autre de toute femme, l'autre dans toute femme, la femme dans l'autre. Il y a souvent entre les femmes une autre femme qui détiendrait les versions d'elles au miroir de leurs désirs et qui refléterait leur image enfouie.

Bernard Salignon,
Paris, juillet 2002